

Gertrudis Payàs

PREMIÈRE APPROCHE DU CATALOGAGE DES TRADUCTIONS MEXICAINES DATANT DE LA PÉRIODE COLONIALE*

Avant-propos

Toute histoire d'une discipline est une réflexion sur les fonctions que cette discipline a exercées dans la culture et sur la manière dont elle est liée aux faits de cette culture. De la même façon que si l'on voulait faire l'histoire de la médecine on devrait logiquement passer par l'histoire des institutions hospitalières et l'histoire de l'instrumentation, si l'on veut faire l'histoire de la traduction on devra nécessairement passer par d'autres histoires, notamment l'histoire des langues, des institutions les concernant et l'histoire littéraire. Ce qui donne à l'histoire de la traduction un statut particulier c'est que difficilement trouverait-on un domaine d'activité qui ne soit pas traversé par la traduction. Faire l'histoire de la traduction c'est donc aussi retracer l'histoire du mouvement des idées entre les cultures. Les difficultés méthodologiques qu'elle présente sont liées à l'immensité du champ ainsi qu'au statut secondaire de la traduction, sa condition ancillaire (Berman 1984 : 14), le fait qu'elle soit occultée et refoulée.

Ce travail est un échantillon de cette histoire. Nous voulons essayer ici de montrer le genre de difficultés auxquelles nous sommes confrontés lorsque nous tentons de savoir où se situe la traduction dans une période peu étudiée de ce point de vue-là : le Mexique colonial, depuis la prise de Tenochtitlán par Cortès (1519), jusqu'à l'indépendance (1821). Le champ des traductions pour cette période, et surtout dans sa première moitié, celle qui couvre le premier siècle et demi à partir de la Conquête, constitue un fait généralement « escamoté » ou superficiellement traité par l'histoire dite événementielle et même par l'histoire linguistique.

En voici quelques exemples: Nous savons qu'en 1585, lors du Troisième Concile provincial mexicain, on interdit formellement la traduction des épîtres et des évangiles en langues indigènes, telle que la pratiquaient ensemble missionnaires et Indiens, et que le seul catéchisme dont la traduction est autorisée est celui du père jésuite Plaza (Cifuentes 1998 : 110). Cet épisode fait partie de l'histoire de l'Église, mais il n'a pas été étudié du point de vue des rapports de pouvoir entre jésuites et franciscains illustrés par cette querelle ayant comme levier la traduction. Autre fait digne de mention : dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, le père jésuite Clavijero écrivait en espagnol son oeuvre *Historia Mexicana*, mais, ne pouvant pas, pour des raisons politiques, l'imprimer dans cette langue, a dû la traduire en italien et la publier en Italie (Méendez Plancarte 1941 : 1). Quelles ont été les circonstances et les enjeux ?

Encore un fait surprenant : vers 1600, le frère Bernardino Valladolid, qui évangélisait les Indiens du Yucatán, a entrepris de traduire le traité de pharmacopée de Dioscorides¹ en langue *maya* (Beristáin 1947, V : 86). À quoi obéissait cette traduction (peut-être du latin) à un moment où la langue *maya* venait à peine d'être transcrite alphabétiquement ?

Nous voudrions aussi connaître les circonstances matérielles dans lesquelles se produisaient les traductions. Nous savons, par exemple, que dès les premières années de la Conquête les frères ont travaillé côte à côte avec des Indiens, qui les ont aidés à faire les traductions, ces derniers ayant appris à lire et à écrire l'espagnol et le latin en plus de leur propre langue. Quel était le statut de ces Indiens ? Est-ce que cette méthode de travail avait de précédent² ?

Voilà quelques questions qui nous poussent à entreprendre l'esquisse d'une histoire de la traduction coloniale au Mexique. Notre démarche épistémologique est tributaire des études d'histoire de la traduction entreprises depuis quelques années, en particulier de celles qui abordent la traduction en tant que phénomène interculturel porteur de signifiés au-delà de la simple activité linguistique ou textuelle (Robinson 1997 : 12). Que ce soit en tant qu'études des rapports de pouvoir ou études coloniales ou post-coloniales, ces approches considèrent la traduction comme une illustration des rapports de domination entre cultures et, par analogie avec le métissage individuel et culturel, comme un des lieux de constitution de nouvelles identités (Carbonell 1997 : 23). D'une autre part, nous sommes aussi redevables des travaux qui pour la première fois mettent en relief les personnalités, fonctions et contextes historiques des traducteurs (Delisle et Wordsworth 1995, Foz 1998). Ces dernières approches contribuent à situer le traducteur dans le rôle d'agent dans les relations et transformations que nous venons de souligner.

Plusieurs exemples illustrent le fait que la réécriture de l'histoire, souvent par le biais de la traduction, permet aux nouveaux pouvoirs de se légitimer en créant des lectures différentes d'un passé que ces nouveaux pouvoirs ont eux-même aboli. Nous savons, par exemple, qu'avant l'arrivée des Espagnols, les Aztèques avaient détruit les « livres » qui contenaient l'histoire des Toltèques, peuple très civilisé qu'ils ont expulsé en arrivant dans la vallée de Mexico. L'histoire traduite que le pouvoir aztèque a fait circuler après prétendait que la vallée de Mexico n'était peuplée que par quelques tribus incultes, ce qui a naturellement aidé à justifier son invasion³. Les moines et les conquérants espagnols ont fait à leur tour la même chose : ils ont fait *tabula rasa* du passé, en ont détruit les traces qui leur étaient inutiles ou préjudiciables et ont réécrit l'histoire.

Cette fonction de constitution identitaire et de légitimation du pouvoir qui appartient à la traduction n'est pas limitée au passé. Aujourd'hui, au Mexique, la représentation hégémonique du passé précortésien s'appuie sur des traductions qui sont traitées comme

des originaux miraculeusement préservés (Gruzinski 1988 : 8). Nous voyons donc dans notre travail sur l'histoire un double intérêt : étudier le passé mais aussi établir des liens critiques avec le présent.

Introduction

En 1735 est publié à Madrid un ouvrage intitulé *Cartas Latinas* [*Lettres latines*], du prélat espagnol D. Manuel Martí. Une de ces lettres était adressée à son neveu; apparemment ce jeune homme avait consulté le prélat au sujet de son intention d'aller vivre au Mexique. Dans sa lettre, l'oncle essayait de le convaincre d'abandonner son projet et d'aller plutôt poursuivre des études à Rome. Il lui demande pourquoi aller dans un pays où il ne pouvait trouver que peu de livres et de savoir : « Quels livres consulteras-tu ? quelles bibliothèques fréquenteras-tu ? Chercher quoi que ce soit de cela est peine perdue ; laisse tomber ces enfantillages et achemine-toi là où tu pourras cultiver l'intelligence, gagner honnêtement ta vie et atteindre de nouveaux honneurs. Rome, Rome, c'est là que tu trouveras tout cela ⁴ ».

Nous devons cette anecdote au bibliographe García Icazbalceta, pour qui elle représente le point de départ des premiers efforts bibliographiques menés dans l'Amérique espagnole⁵ : la lettre en question piqua au vif Don Juan José Eguiara y Eguren, prestigieux prélat mexicain, qui entreprit d'écrire un répertoire de tous les écrivains mexicains depuis la Conquête pour prouver l'erreur de D. Manuel Martí. Pour ce faire, il fit venir d'Europe une presse toute neuve et, sans plus attendre, imprima en 1755 le premier volume (lettres A-C) de sa *Biblioteca Mexicana*. Eguiara mourut en 1783 et l'entreprise resta inachevée jusqu'à ce que, presque un demi-siècle plus tard, José Mariano Beristáin de Souza, prélat mexicain lui aussi, reprenne le projet. Au lieu de continuer là où Eguiara s'était arrêté, il décide de recommencer à zéro. Il y consacra vingt ans de sa vie. La fin de ses travaux coïncide avec le début de la Guerre de l'indépendance du Mexique (1810-1821).

Au moment de l'indépendance, le Mexique compte six millions d'habitants, dont six mille savaient lire et écrire (Cifuentes 1998 : 222). Les partisans indépendantistes avaient utilisé ce fait pour accuser la métropole du peu d'intérêt qu'elle avait porté à l'éducation et à la culture, en disant que le système politique espagnol avait tout fait pour maintenir ces peuples dans l'ignorance et la barbarie afin de les retenir sous son joug (Beristáin 1947, I :

19). Beristáin, farouchement anti-indépendantiste, voit dans cette polémique l'occasion d'accélérer la publication de son oeuvre : un registre minutieux de toutes les oeuvres (de toute l'Amérique espagnole) manuscrites ou imprimées, avec le nom de leur auteur, **en espagnol et par ordre alphabétique du nom de famille** (en lieu et place du latin et de l'ordre alphabétique du nom de baptême, adoptés par Eguiara) rendrait un grand service à la cause espagnole car il montrerait que la récolte des grains semés par les Espagnols avait été abondante. Comme lui-même le dit : « [...] veía [...] los copiosos frutos que [...] habían producido la religión y las letras. Y

cuando esto tanto me complacía no podía llevar en paciencia que los extranjeros tuviesen al cabo de trescientos años formada una tan confusa y mezquina idea de la ilustración de los españoles americanos⁶ » (Beristáin 1947, I : 18).

Il annonça la publication de cette oeuvre et chercha des souscripteurs. Le premier volume (lettres A-C) vit le jour en 1817, mais Beristáin mourut au cours de la même année, laissant le manuscrit du reste de l'oeuvre. Un neveu reprit le travail : pressé par les souscripteurs, il publia les autres volumes, mais, à court de ressources et voulant se débarrasser aussitôt que possible de la besogne, il n'inclut ni les *Anónimos* ni les *Índices* (auteurs anonymes et divers index et statistiques) et n'imprima que le nombre strictement nécessaire pour satisfaire les souscripteurs, ce qui en fait une édition extrêmement rare. Une deuxième édition, incomplète elle aussi et de très mauvaise qualité, toujours selon García Icazbalceta, fut imprimée en 1883, et finalement la première édition complète (la troisième en date), avec les *Anónimos*, *Índices* et ajouts d'autres bibliographes, parut en 1947, publiée par Librería Navarro y Ediciones Fuente Cultural pour célébrer le vingtième anniversaire de cette maison d'édition. C'est cette édition qui constitue le point de départ de nos recherches historiques.

Quelques notes sur l'état de la question

L'histoire de la traduction mexicaine que nous voulons entreprendre est tout à fait nouvelle. Cela ne veut pas dire que les sujets et les produits de cette histoire soient inconnus. Au contraire : certains font partie, comme nous venons de le signaler, de la représentation hégémonique de l'histoire du Mexique. Ils sont cités à profusion dans le cadre de l'histoire événementielle ou de la linguistique historique, mais ils n'ont pas été traités du point de vue particulier de l'interculturalité et des rapports de pouvoir. Pour une certaine façon de faire l'histoire, par exemple, les textes qui racontent le passé précortésien ont été interprétés de façon à figer une image du passé : un passé construit comme un trompe-l'oeil fait d'images de serpents à plumes, de guerriers-aigles et de pyramides. Le conflit interculturel et les enjeux du pouvoir qui traversent la traduction dans les contacts colonisateur-colonisés ont demeuré ignorés. L'histoire officielle de la littérature précortésienne fait abstraction des transferts (oralité-transcription alphabétique-traduction) et nous présente les textes comme des originaux. En nous offrant, par exemple, des éditions traduites des premiers textes en nahuatl, découpés en vers selon les conventions poétiques de l'Occident classique, on nous présente des objets déracinés et transplantés dans une autre culture où on leur demande d'être à la fois exotiques et classiques⁷.

Le peu de référence à la traduction dans les études historiques est surprenant alors que les conditions de la Conquête et de la colonisation du pays mettent en évidence le fait que la traduction a joué un rôle primordial dans le choc des connaissances, des croyances et des coutumes, dans les processus d'acculturation et dans la négociation

interculturelle. L'histoire du Mexique précortésien telle que nous la connaissons aujourd'hui repose sur des textes qui ont été traduits et interprétés par des historiens qui eux-mêmes « oublient » de signaler les transferts qui se sont opérés lors de ces traductions et interprétations. La polémique suscitée ces dernières années entre l'histoire officielle et les nouvelles approches ethnologiques portant sur la transparence des sources⁸ met en évidence d'une façon éblouissante la non reconnaissance du lien que les textes en question ont avec la traduction.

Voilà en gros ce que nous croyons être l'état de la question pour ce qui est des premiers textes de la Colonie qui constituent les sources documentaires de la connaissance du passé précortésien : chroniques, annales, poèmes, codex accompagnés de transcriptions et commentaires, etc...

D'autre part, au long des premières décennies de la colonisation il y a eu toute une production de grammaires, de vocabulaires et de traductions liées à l'évangélisation⁹ (ce n'est pas par hasard qu'on qualifie d'« l'Âge d'or » de la linguistique coloniale cette période qui couvre *grosso modo* les XVI^e et XVII^e siècles, et que les périodisations philologiques connaissent aussi comme période de la « linguistique missionnaire ») (Cifuentes 1998 : 186). Lorsqu'on franchit la deuxième moitié du XVIII^e siècle, probablement, selon Cifuentes, à cause de la pénétration des idées des Lumières ; aussi à cause de l'expulsion des Jésuites (1767) et, très vraisemblablement, en raison aussi du décret royal de 1770, qui impose l'espagnol comme langue unique dans les colonies¹⁰, la traduction en langues indigènes liée à l'évangélisation disparaît. L'intérêt pour les langues autochtones passe aux mains des érudits, comme le jésuite Francisco Javier Clavijero (1731-1787) qui en fait un des éléments importants de son oeuvre principale : *Historia Mexicana*¹¹.

À partir de ces années-là nous commençons à trouver d'autres types de traductions : les textes religieux sont toujours importants, mais on commence à trouver des traducteurs laïcs, des juristes ou des scientifiques, qui traduiront en espagnol des textes de science (traité sur le mercure, sur les vaccins, etc...) écrits en d'autres langues européennes¹².

L'histoire de la traduction des classiques latins ou grecs mérite un commentaire indépendant, car nous croyons qu'il s'agit du seul domaine qui ait été étudié de façon continue¹³. Le département de Lettres classiques de l'*Universidad Nacional Autónoma de México (UNAM)*, notamment, ainsi que celui de recherches bibliographiques (*Instituto de Investigaciones Bibliográficas, IIB*), mènent des études sur la réception des classiques depuis très longtemps. Osorio Romero, qui a été directeur du *IIB*, a porté un intérêt particulier à ce sujet. Nous lui devons une ébauche de périodisation qui a comme point de départ la première traduction d'un auteur classique faite au Mexique, en 1581, traduction attribuée à Bartolomé Melgarejo (envoyé au Mexique pour occuper la première chaire de droit canon à l'université nouvellement créée). Il traduisit les satires du poète latin Perse (Beristáin 1947, III : 230) en y ajoutant des notes de

traduction dans lesquelles on peut lire, par exemple, qu'autant que possible il a « moralisé » le texte et l'a rendu conforme aux Écritures sacrées (Osorio, 1989: 440).

Une approche archéologique

Il convient de nous demander si en écrivant l'histoire de notre profession, nous, les traducteurs, pouvons échapper aujourd'hui à une certaine façon de faire déformante, comme l'historien Novick le signale en établissant la différence entre l'histoire des disciplines faite par les historiens et celle qui est faite par les professionnels des disciplines eux-mêmes¹⁴. Il est vrai, et nous ne sommes pas les seuls à boiter du même pied, que dans notre façon d'approcher l'histoire nous sommes tentés de faire l'éloge du présent ou du passé, et peut-être aussi de régler des comptes avec d'autres disciplines. Soit. Nous y voyons une transition nécessaire, une étape à franchir tout à fait comme cela est arrivé avec l'histoire des minorités ou des groupes marginalisés.

Nous ne cachons donc pas qu'il s'agit ici d'un travail revendicateur qui a pour but immédiat d'essayer, comme le disait Don Quichotte, à « enderezar entuertos », c'est-à-dire à « redresser le tort » fait à la traduction, en soulignant sa présence durant la période coloniale. Pour ce faire, nous avons estimé qu'une approche « archéologique » (Pym 1998) pour faire l'histoire de la traduction mexicaine serait possible et désirable en ce moment, d'abord et avant tout, parce que nous n'avons pas encore de vue d'ensemble du champ d'études. Il nous faut commencer par baliser le terrain, dresser une esquisse cartographique et établir des données qui nous permettent d'en apprécier l'ampleur et les points saillants.

Par approche « archéologique » nous entendons, suivant en cela Pym, « ...a set of discourses concerned with answering all or part of the complex question 'who translated what, how, where, when, for whom and with what effect ?' It can include anything from the compiling of catalogues to the carrying out of biographical research on translators » (Pym, 1998 : 5). Après avoir exposé notre intention générale, nous voulons effectivement savoir combien il y avait de traducteurs, qui ils étaient et ce qu'ils ont traduit, pour, lors d'une deuxième étape, pouvoir donner des axes, des périodisations, et expliquer les fonctions que ces traductions ont exercées.

Nous avons décidé de partir du registre des auteurs et oeuvres de l'Amérique coloniale

espagnole compilé par D. José Mariano Beristáin de Souza, docteur des universités de Valencia et Valladolid, Chevalier de l'Ordre de Charles III et Commandeur de l'Ordre royal américain d'Isabelle la Catholique, et Doyen de l'Ordre de la cathédrale métropolitaine de Mexico. Beristáin a écrit entre 1794 et 1817 son oeuvre *Biblioteca Hispano-Americana Septentrional, o catálogo y noticias de los literatos que o nacidos o educados, o florecientes en la América Septentrional Española, han dado a luz algún escrito, o lo han dejado preparado para la prensa, 1521-1850* [

Biblioteca hispanoamericana septentrional española, ou catalogue et notices des lettrés qui, nés, élevés ou ayant fait florès dans l'Amérique septentrionale espagnole, ont donné le jour à quelque écrit, ou l'ont préparé pour publication, 1521-1850]. Comme nous l'avons déjà mentionné, quoique la première édition date de 1821, nous travaillerons sur celle qui est complète, à savoir, la troisième, celle de 1947.

Pourquoi prendre comme source de notre esquisse historique un appareil bibliographique d'il y a presque 200 ans ? Voici quelques réponses par ordre d'importance :

- Nous ne connaissons pas d'autre catalogue de publications complet qui couvre cette période et notre domaine géographique.
- L'auteur revendique une grande exhaustivité. Il le dit lui-même lorsqu'il va au devant des critiques : « Qué, ¿sólo deben ponerse en una Biblioteca las obras de Newton, de Leibnitz, de Milton y de Shakespeare ? Mi Biblioteca no es *selecta*, sino histórica y universal, y todo debe ponerse en ella » (Beristáin 1947, I : 32)¹⁵. Nous avons pu constater cette volonté car il consigne des travaux qui sont mineurs et même des textes anticléricaux, interdits par l'Inquisition¹⁶.
- Il s'agit d'un répertoire bio-bibliographique. Il nous intéresse du fait qu'il est organisé par auteurs, ce qui rejoint notre intérêt non seulement pour les textes, mais pour les hommes et les femmes qui les ont traduits.
- Nous pouvons connaître la position idéologique et la démarche méthodologique de Beristáin, car lui-même les explique.
- L'oeuvre a fait l'objet d'ajouts et de corrections de la part de plusieurs bibliographes, ce qui veut dire qu'elle a été utilisée et enrichie. Cent ans après la mort de son auteur la *Biblioteca* était toujours considérée comme un corpus important, si bien qu'on en a publié une troisième édition (1947), contenant pour la première fois les ajouts et corrections de six bibliographes ultérieurs¹⁷.
- Ce corpus consigne non seulement les publications, mais aussi les manuscrits (à la différence des registres faits par le grand bibliographe chilien José Toribio Medina sur l'histoire de l'imprimerie en Amérique¹⁸), ainsi que les Anonymes.
- Les oeuvres sont citées avec leur titre dans la langue originale (et non pas traduits en latin, comme dans les bibliographies antérieures).

En outre, une caractéristique idéologique de cette source la rend particulièrement intéressante à notre avis : le fait qu'elle doive son existence à une revendication individuelle :

Pues acaben de conocer los que creen que España tiene sus posesiones de América en el mismo estado de barbarie en que las halló, y en que las tienen las suyas otras naciones. Acaben, repito, de desengañarse a vista de esta biblioteca de que sin embargo la distancia que separa esta parte de América de la Europa culta, y a pesar de lo delicioso de estos climas, que, según ellos dicen, inclinan al vicio, a la molicie ya a la

ociosidad, a pesar en fin de la escasez de imprentas [...] y de la suma carestía de papel, en la Nueva España se estudia, se escribe y se imprimen obras de todas ciencias....(Beristáin I : 20)¹⁹.

Beristáin est un prélat légitimiste (royaliste), outré par l'idée que les Mexicains songent à se séparer de la mère patrie, mais marqué par un nationalisme qui reflète le désir (imprégné des idées des Lumières) de voir la colonie s'incorporer au concert des nations civilisées (courant connu dans l'histoire latino-américaine comme « nacionalismo criollo »). Il n'hésite pas à qualifier d'érudits les Indiens qu'il consigne dans sa *Biblioteca*, à une époque où la population autochtone était considérée incapable du moindre effort intellectuel. Pour notre recherche cette revendication nationaliste présente des avantages et des inconvénients : d'une part nous pouvons nous attendre à un registre le plus exhaustif possible (en tenant compte des limitations matérielles²⁰ et des contraintes sociales de l'époque), car il s'agit de démontrer l'abondance de l'activité littéraire. En contrepartie, il est logique que la traduction puisse avoir été occultée pour donner la préséance aux originaux. Nous aurons l'occasion de constater l'un et l'autre : abondance de données et difficulté de repérage et de tri.

Le catholicisme *ilustrado* de Beristáin est visible aussi bien dans son Introduction («Los sermones entre los cristianos deben compararse a las oraciones de los oradores, y aunque no todas las de los nuestros puedan compararse a las de Cicerón y Demóstenes, hay muchísimos que pueden servir de lecciones de la más fina y nerviosa elocuencia sagrada.»²¹), que dans le traitement général des auteurs consignés. La soif de connaissances est toujours alliée à la religion. Non seulement il met en relief les vertus chrétiennes des frères évangélistes, mais il souligne aussi la religiosité des auteurs indiens. Juan Berardo, par exemple, fréquentait avec beaucoup de dévotion les Saints Sacrements de la Pénitence et l'Eucharistie (Beristáin 1947, I : 251) ; il vante aussi la « solide » piété de Antonio Valeriano (Beristáin 1947, V : 83-85).

Un autre aspect significatif de son oeuvre est son caractère individuel. C'est par sa volonté personnelle et sa conviction de jouer un rôle important en faveur de la cause espagnole que Beristáin consacre quelques vingt années à cette tâche. Il s'agit d'ailleurs d'une tâche dont l'exceptionnelle méticulosité témoigne d'une intention de recherche et de catalogage qui s'inscrit totalement dans le contexte des Lumières:

[...] registré para ello todas las historias de América, todas las crónicas generales de las órdenes religiosas, y las particulares de las provincias de la Nueva España y distritos de los arzobispados y sufragáneos de Santo Domingo, México y Guatemala [...] vi todas las bibliotecas impresas y MS de dichas órdenes, y las seculares de D. Nicolás Antonio, Antonio León Pinelo, Matamoros y otros. Visité y examiné

por mí mismo las librerías todas de México, que pasan de diez y seis, y las de S. Angel, S. Joaquín, Tezcucó, Tacubaya, Churubusco, S. Agustín de las Cuevas, Tepoztotlán y Querétaro...

Il n'oublie pas de souligner les contretemps auxquels il a dû faire face:

...encargando igual diligencia a algunos amigos de las ciudades de Puebla, Valladolid y Guadalajara, que a la verdad no tomaron con empeño mi encargo, y que me han perjudicado más con su indolencia que con haberse excusado desde el principio (Beristáin 1947, I : 17)²².

La méthode

Quel est l'objectif immédiat de notre recherche, celui qui va déterminer notre méthode ? Le voici : nous voulons savoir combien de traducteurs il y a eu, leurs noms et les titres de leurs oeuvres, certaines données biographiques ainsi que les dates de parution des oeuvres, les langues et les titres et auteurs des originaux. Ces renseignements devraient nous permettre d'établir une périodisation provisoire.

Il convient de souligner qu'à cette étape nous ne pourrions pas confirmer l'existence de ces traductions car celles qui ont survécu sont dispersées dans différentes bibliothèques, non seulement au Mexique mais, entre autres, en Espagne, en France, en Italie et aux États-Unis. Ce travail n'est qu'un point de départ et ne prétend présenter qu'une vue d'ensemble.

Il suffit de feuilleter n'importe lequel des six volumes pour se rendre compte de l'envergure du travail: d'abord nous aurons à dépouiller 4748 entrées (anonymes inclus) qui appartiennent à l'Amérique septentrionale (du Mexique à la Terre de feu). Nous constaterons cependant rapidement qu'elles ne nous donneront pas toute l'information qui nous intéresse. Les entrées sont rédigées de façon très personnelle et peu systématique. Pour certains auteurs il n'y a que deux ou trois lignes. D'autres bénéficient d'un traitement plus complet qui s'étend sur plusieurs pages. Il y a peu de références sur les sources consultées et presque jamais de pistes de localisation des textes. Parfois les détails biographiques sont très anecdotiques : nous apprenons que le frère Valladolid (celui qui avait traduit le *Dioscorides*) est mort en tombant d'un escalier, par exemple. La *Biblioteca* ne présente pas toujours les dates de naissance ou de décès et, selon García Icazbalceta, le titre des oeuvres n'est pas toujours correctement transcrit. Les traductions commencent à être consignées dès qu'il s'agit de langues classiques ou de langues européennes, les traductions des textes de doctrine du premier siècle étant consignées comme des textes originaux. Il est rare, de plus, qu'on trouve le titre de l'original et son auteur. Ces irrégularités rendent le travail de repérage extrêmement long et minutieux car il faut s'appuyer sur le paratexte, c'est-à-dire sur les données qui ne font pas partie de l'information

que nous cherchons, mais qui peuvent nous éclairer. Regardons quelques exemples (en espagnol et en français)²³:

CASTAÑIZA, P. José. Nació en México a 23 de mayo de 1744, y abrazó el instituto de S. Ignacio en el noviciado de Tepotzotlán a 18 de marzo de 1761. Pasó expatriado a Italia con sus hermanos en 1767, y ahí tradujo del italiano al español *El Tratado de la Beneficencia de Dios*, que escribió el P. Alejandro Diotalevi, jesuita. Regresado a México y establecido el instituto jesuítico fue nombrado prelado de esta provincia (Beristáin, 1947, II : 74).

*CASTAÑIZA, P. José. Né au Mexique le 23 mars 1744, il se joint à l'institut de S. Ignacio au noviciat de Tepotzotlán le 18 mars 1761. Il s'expatrie en Italie avec ses frères en 1767, où il traduisit de l'italien à l'espagnol *El Tratado de la Beneficiencia de Dios*, oeuvre du P. Alejandro Diotalevi, jésuite. De retour au Mexique et une fois que fut rétabli l'institut des jésuites, il fut nommé prélat de la province.*

En résumé : traducteur confirmé, dates, titre de la traduction, auteur de l'original identifiés. Titre original non identifié. Pas de données d'impression. Voici un exemple assez complet, susceptible d'être exploité, car les ordres religieux ont fait depuis toujours leur propre histoire. En revanche, celle des Indiens lettrés reste à faire :

ADRIANO (D. Diego) indio mexicano de los más nobles, y uno de los primeros educados por los religiosos franciscanos en el colegio imperial de Santa Cruz de Tlatelulco, fundado por el emperador Carlos V. Era natural de aquel mismo barrio. Fue excelente en la lengua latina, que poseyó con la castellana como su idioma patrio. Se dedicó al arte tipográfico y salió diestrísimo maestro. Tradujo del latín al mexicano muchos tratados, que los PP. misioneros propagaron entre los neófitos ; y que algunos se apropiaron de buena fe. Hacen mención honorífica de este erudito indio el P. Fr. Juan Bautista en el prólogo de sus sermones impresos en México el año 1606 y el P. Vetancur en sus *Varones ilustres* (Beristáin 1947, I : 73).

ADRIANO (D. Diego). Indien mexicain des plus nobles, et un des premiers à être instruits par les religieux franciscains au collège impérial de Santa Cruz de Tlatelulco, fondé par l'empereur Carlos V. Il était originaire du même quartier. Il excellait en latin, qu'il maîtrisait tout comme le castillan aussi bien que sa langue maternelle. Il se consacra à l'art typographique et en devint un maître très habile. Il traduisit du latin au mexicain de nombreux traités que les pères missionnaires propagèrent parmi les néophytes et que certains s'approprièrent de bonne foi. Font mention honorifique de cet Indien

érudit le P. Fr. Juan Bautista dans la préface de ses sermons publiés au Mexique en 1606 et le P. Vetancur dans son *Varones ilustres*.

En résumé : traducteur confirmé, langues consignées, mais titres et originaux inconnus. Il n'y a guère que du paratexte, qui nous apprend que Don Diego Adriano est un Indien noble qui a dû être scolarisé par les franciscains aux environs de 1535 (le Colegio de Santa Cruz de Tlatelolco ayant été fondé en 1533) et qui pouvait lire et écrire en nahuatl, espagnol et latin, puisqu'il est dit qu'il a traduit de « nombreux traités », vraisemblablement de doctrine. Il semblerait que quelques missionnaires se soient arrogé la paternité de ces traductions (sans mauvaise intention, nous dit-on, ce qui rend le commentaire suspect).

Voici un autre cas, différent, où figurent des titres d'oeuvres :

AGUILA (P. Vicente) natural de Alcalá de Henares, misionero de la compañía de Jesús por espacio de 35 años en la provincia de Sinaloa, donde falleció año 1641, en el pueblo de Ahome, dejando escritos muchos opúsculos utilísimos para los misioneros y para los neófitos ; que según el P. Florencia en su Menologio, son los siguientes :
1. Varios artes y vocabularios de diversos idiomas de los indios – 2. Sermones en dichas lenguas – 3. Advertencias para la buena administración de los sacramentos a los indios – 4. Doctrina cristiana en verso, para uso de los indios (Beristáin 1947, I : 81).

AGUILA (P. Vicente) né à Alcalá de Henares, missionnaire de la compagnie de Jésus pendant 35 ans dans la province de Sinaloa, où il mourut en 1641, dans le village de Ahome. Il laissa de nombreux opuscules très utiles pour les missionnaires et les néophytes et qui, selon le P. Florencia dans son Menologio, sont les suivants :
1. Divers arts et vocabulaires en diverses langues des Indiens – 2. Sermons dans ces langues – 3. Conseils pour la bonne administration des sacrements aux Indiens– 4. Doctrine chrétienne en vers à l'usage des Indiens.

En résumé : traducteur probable, langues non consignées, traductions inférées, originaux inconnus. Comme bon nombre de traducteurs de cette époque, il a aussi écrit des grammaires et vocabulaires, mais nous ne savons pas quels sont les *diversos idiomas* qu'il maîtrisait. Nous pouvons déduire que sa *Doctrina cristiana* est une traduction du fait qu'il spécifie *para uso de los indios* (à l'usage des Indiens) et possiblement aussi ses *Sermones*,

mais nous ne savons pas non plus de quelle langue ni de quels originaux, ni quelles étaient les langues d'arrivée. Nous ne savons pas non plus si ses oeuvres ont été imprimées.

Voyons un autre cas, limite celui-ci, et, comme tel, particulièrement complexe à interpréter :

AXAYACATZIN (Bárbara) , Barbola, según denominaban los antiguos a las personas de este nombre, fue hija de D. Alfonso Axayacatzin, llamado también Izhuezcatoatzin y nieta de Cuitláhua, penúltimo rey de México. – Ixtlilxóchitl, el historiador, que da noticia de esta persona, dice que en su tiempo era Señora de Ixtapalapa ; que su padre « fue muy leído y fundó muchas historias y viejos historiadores (pinturas) de los archivos reales de Tezcoco, con otros que él tenía en su poder los cuales aun habia algunos restos », que su hija los aprovechó – « y escribió en la lengua mexicana y en la castellana grandes cosas sucedidas en esta tierra, así de Tultecas como de Chichimecas, las cuales relaciones (agrega Ixtlilxóchitl) principalmente la mexicana, que está más especificada, he tenido en mi poder y conforme en todo con la original historia, conforme tengo escrito y escribiré lo que me queda por escribir » (I : 191).

AXAYACATZIN (Bárbara), Barbola, comme disaient les Anciens des personnes de ce nom, était fille d'Alfonso Axayacatzin, également appelé Izhuezcatoatzin, et petite-fille de Cuitláhua, avant-dernier roi du Mexique. – L'historien Ixtlilxóchitl, qui fait état de cette personne, dit qu'à son époque elle était Seignure d'Ixtapalapa; que son père « était très cultivé et a composé plusieurs histoires et de vieilles histoires (peintures) des archives royales de Tezcoco, avec d'autres qu'il avait en sa possession desquels il restait encore quelques restes », dont sa fille se servit - « et écrivit en langue mexicaine et en castillan sur les grands évènements qui eurent lieu en ces terres, aussi bien de Tultecas que de Chichimecas, lesquels récits (ajoute Ixtlilxóchitl) et particulièrement le mexicain, qui est plus spécifique, j'ai eu en ma possession et conforme en tous points à l'histoire originale, telle que je l'ai par écrit et j'écrirai ce qu'il me reste à écrire.

De cette vraisemblable traductrice nous pourrions connaître quelques dates, mais il est peu probable qu'on puisse aller très loin quant à ses écrits, qui ont apparemment servi à l'auteur métis Alva Ixtlilxóchitl pour écrire sa *Sumaria relación de la historia general de esta Nueva España*, vers 1622. Elle a dû transcrire des codex en alphabet náhuatl ou en espagnol. Le composant d'oralité dans ces transcriptions devait être aussi important étant donné le système de transmission traditionnel de la

société préhispanique. En résumé nous pourrions dire : traductrice probable, langues et systèmes de traduction²⁴ identifiés, traductions et originaux inconnus.

Ce cas limite, loin d'être unique, met en évidence un problème auquel nous devons immédiatement nous attaquer : où mettons-nous la démarcation entre traduction et non traduction pour cette recherche? Notre dépouillement demandera un travail préalable de définitions qui permette de traiter ce volume de données en nous assurant d'inclure en plus des traducteurs pleinement confirmés tous ceux et celles dont l'information paratextuelle indique qu'ils ont probablement traduit.

On le voit, le peigne de ne pourra pas être trop fin. Et la définition de traduction et de traducteur devra être suffisamment vague sans pour cela être dépourvue de sens. Sur la base de ces définitions nous devons établir un catalogue provisoire de traducteurs qui en plus de nous donner des noms, titres et dates, ait un certain pouvoir explicatif, c'est-à-dire qui jette quelque lumière sur, par exemple, les fonctions et modalités de ces traductions, les époques auxquelles elles appartiennent et le genre de sujets qui les ont pratiquées.

La définition de la traduction qui permette d'englober des productions intersémiotiques faites par les Indiens, comme celles de Bárbara Axayacatzin, les versions et adaptations des textes de doctrine faites par les moines, comme celles de Castañiza, ainsi que les traductions dans le sens stricte, ne peut être une définition moderne²⁵. La précision et les restrictions des définitions aujourd'hui en usage ne permettrait pas de tenir compte des productions limites, qui sont, à notre avis, essentielles. Nous nous trouvons face à une de ces situations où, comme Pym le signale, on pourrait aveuglément affirmer qu'il n'y a pas de traduction alors que toute l'activité interculturelle en est imprégnée (Pym 1998 : 63).

Une définition comme celle de Toury, à laquelle Pym consacre une intéressante discussion, nous conviendrait bien. Pour lui, la traduction est «...*any target-culture text for which there are reasons to tentatively posit the existence of another text, in another culture and language, from which it was presumably derived by transfer operations and to which it is now tied by certain relationships* » (Pym 1995 : 35) . Par son imprécision même, cette définition permet de tenir compte de ces textes dérivés de transformations, que nous reconnaissons comme appartenant au domaine de la traduction, alors que les définitions traditionnelles ne les considéreraient pas ou les signaleraient comme marginaux. Il est même possible que ces produits-là, problématiques et douteux, nous éclairent davantage sur la nature interculturelle de la traduction et ses facettes invisibles que les traductions à proprement parler car, précisément, ils problématisent le phénomène en nous indiquant, par exemple, les endroits où la traduction a été occulté.

La valeur heuristique d'une telle définition est évidente. C'est exactement comme si l'on voulait classifier tous les bruits à partir d'une définition de la musique (nous

nous excusons auprès des théoriciens de la musique, qui doivent déjà avoir résolu la question !). **En**

attendant de mieux connaître le champ des bruits, nous rendrons plus élastique la définition de la musique afin de nous en servir comme référence. Ce qui est important, en effet, c'est de ne pas en rester là, au risque de construire une histoire floue et sans substance. Il faut espérer que plus nous connaîtrons notre champ d'études, plus nous serons en mesure de mieux en définir les secteurs et les limites.

Conclusions

Le volumineux appareil bibliographique qu'est la *Biblioteca Hispano-Americana Septentrional* de Beristáin de Souza n'est pas une simple liste d'auteurs et de leurs productions. Il n'est pas non plus idéologiquement neutre. Il est un manifeste revendicateur d'une Amérique culte, avec des productions originales et indépendantes de la métropole.

Rien ne nous empêche de suivre ce même cheminement idéologique pendant une partie de notre parcours de recherche, en sachant qu'à un moment ou à un autre, nous devons nous en séparer. Les revendications ne font pas de la bonne histoire, mais de la propagande²⁶. Bien conscients du danger, nous pensons que ce catalogage provisoire permettra de baliser le terrain, de mettre en contexte les traductions et de déceler des axes, tendances et périodisations. Ce faisant, nous écarterons les produits jugés non pertinents et chercherons à remplir les lacunes que nous avons déjà identifiées. C'est donc un premier pas, comme le dit Pym :

Just as any text gains meaning and function from its genre and context, so translational documents should ideally be placed within a context formed by other translational documents, particularly those that would otherwise be excluded from our institutions. This should give the researcher a wider vision, hopefully a vision allowing the quick testing and discarding of weaker hypothesis. True, knowledge of contexts does not necessarily require the compiling of long lists [...]. Yet list help force the recognition of contexts, and do so in a way that can make us revise more disposable impressions. (Pym 1998 : 40)

En soulignant l'importance des contextes, Pym, nous semble-t-il, fait directement référence au problème des périodisations. Nous aimerions être en mesure de pouvoir établir des liens chronologiques entre l'activité de traduction et d'autres faits et tendances historiques et littéraires puisque, comme nous le disions au départ, tel est l'objectif de l'histoire des disciplines. Cela n'est pas encore possible mais nous croyons être sur la bonne voie. Force est de constater que les périodisations que nous connaissons (Kelly, Santoyo, Steiner...) ne peuvent tout de même pas nous aider car elles ignorent totalement la traduction de l'Amérique coloniale. Il semblerait qu'une fois de plus c'est l'Europe qui dicte les lignes à suivre, de façon assez ethnocentrique. La recherche européenne aurait intérêt à ne pas ignorer une partie si

importante de sa zone d'influence. Les métropoles ont aussi été pénétrées par les produits intellectuels de leurs colonies. Un peu de recherche sur ce sujet pourrait révéler qu'il n'y a pas que la pomme de terre et le chocolat qu'elles ont importés...

Note : *Nous remercions Marielle Godbout, étudiante de la maîtrise en traduction de l'Université d'Ottawa pour sa traduction en français des citations en espagnol, ainsi que Rosario Rueda, étudiante du Instituto Angloamericano de Puebla, Mexique, pour son assistance lors du dépouillement des entrées.*

RÉSULTATS PRÉLIMINAIRES¹

Tout d'abord, étant donné le lien entre la pratique de la traduction, la philologie et la lexicographie, surtout pendant le premier siècle et demi après la Conquête, nous avons incorporé ces dernières catégories dans notre étude, ce qui permet de voir la traduction dans un contexte plus large. Cette vision contextualisée, d'ailleurs, nous permet de comprendre mieux les fonctions que la traduction a exercées. D'autre part, l'inclusion de la traduction intersémiotique comme une des catégories d'analyse permet de tenir compte d'une pratique dont la signification est fondamentale, mais qui reste en grande mesure à explorer.

Le recensement tel qu'il est fait maintenant (la base de données se trouve en construction) est composé comme suit :

- 116 traducteurs identifiés (dont 10 sont aussi philologues, 5 aussi lexicographes et 8 aussi philologues et lexicographes)
- 134 traducteurs probables (dont 17 sont aussi philologues, 10 aussi lexicographes, et 18 aussi philologues et lexicographes)
- 35 philologues
- 8 lexicographes
- 21 philologues et lexicographes

Total : 314 entrées (dont 312 hommes et 2 femmes)

Quant à leur profession, nous pouvons distinguer surtout deux grandes branches :

CLERGÉ

- 77 franciscains
- 55 jésuites
- 44 dominicains
- 36 membres du clergé séculier
- 16 augustins
- 5 carmélites
- 4 mercédaires
- 2 bénédictins

¹ Ces résultats datent d'août 2002, et corrigent le premier dépouillement fait par R. Rueda (mémoire ms., 2002). Une nouvelle révision est en cours.

LAÏ CITÉ

- 1 inconnu
- 75 divers laï (hommes de lettres ou de sciences)

Il convient de signaler l'existence de 23 indiens (d'origine noble), dont seulement trois étaient des hommes d'église.

Quant à la distribution chronologique, tenant compte du fait que la période va de 1519 à 1821, les résultats sont les suivants :

- 39sujets sans dates
- 7 sujets ayant vécu entre le XV^e et le XVI^e siècle.
- 73 dans le XVI^e siècle
- 38 entre le XVI^e et le XVII^e siècle
- 44 dans le XVII^e siècle
- 35 entre le XVII^e et le XVIII^e siècle
- 59 dans le XVIII^e siècle
- 13 entre le XVIII^e et le XIX^e siècle
- 6 dans le XIX^e siècle

Si nous considérons provisoirement que la plupart de ceux pour qui nous n'avons pas de dates appartiennent à la période plus ancienne, nous observons une intensité relativement prononcée de l'activité de traduction pendant la période XVI-XVII^e siècle, puis nous avons une chute dans la transition au XVIII^e siècle, et de nouveau une intensification pendant ce siècle-là. Nous ne sommes pas encore en mesure de fournir avec assurance une périodisation quoique dans notre réflexion nous ayons proposé un rapport avec l'activité évangélicatrice et l'influence des idées des Lumières.

Quant à leur origine, 177 sont nés au Mexique tandis que 103 sont nés en Espagne. Nous avons 17 sujets d'origine inconnue, et 17 provenant de quelques 10 pays différents.

Les combinaisons de langues présentes, chez les traducteurs et les probables traducteurs sont les suivantes :

En traduction interlinguistique :

- De l'espagnol ou du latin vers les langues suivantes :

Caíta
Chichimeco

Chinanteco
Chocho
Concho
Cora
Eudeve
Huasteca
Mame
Matlazinga/pirinda
Maya
Mayo
Mije
Mixteco
Náhuatl
Opata
Otomí
Pima
Seri
Tarahumara
Tarasco
Tepehuana
Tequima
Totonaca
Tzeltal
Xiximije
Zacateca
Zapoteca

▪ **Combinaisons diverses :**

náhuatl-espagnol
latin-espagnol
grec-latin
hébreu-latin
grec-náhuatl
grec-espagnol
français-espagnol
italien-espagnol
espagnol-italien
allemand-espagnol
anglais-espagnol

▪ **En traduction intersémiotique :**

Pictogrammes ou récits de tradition orale transcrits en alphabet nahuatl et puis traduits en espagnol, souvent par un seul auteur-traducteur.

Notes

¹ Dioscorides Pedanius, pharmacologue grec (v. 20), écrivit *De materia medica*. Le texte original disparu, il en existait une traduction arabe qui a été elle-même traduite au X^e siècle en latin. En 1555, ce traité fut traduit en espagnol.

² Pourrions-nous les apparenter à “nuestros judíos” dont l’importance a été exposée par Clara Foz dans *Le Traducteur, l’Église et le Roi* (1995) ?

³ Cette destruction des codex préhispaniques, que les espagnols ont tout de suite reconnu comme des « livres », est consignée, entre autres, chez Fr. Bernardino de Sahagún, *Historia de las cosas de la Nueva España*. Christian Duverger, pour sa part, reprend le sujet dans le chapitre “L’écriture de l’histoire”, de son oeuvre *L’origine des Aztèques*, p. 343.

⁴ J. García Icazbalceta, *Las bibliotecas de Eguilara y Beristáin*, discours prononcé à l’Academia Mexicana, le 1 octobre 1878. In Beristáin 1947, I : 45-60.

⁵ Il est vrai que déjà en 1629 on publiait en Espagne un premier essai, signé par le péruvien León Pinelo et intitulé *Epítome. Biblioteca Oriental y Occidental, Náutica y Geográfica, etc., en que se contiene los escritores de las Indias Occidentales especialmente del Perú, Nueva España, La Florida, El Dorado, Tierra Firme, Paraguay y el Brasil, y viajes a ellas, y los autores de navegación y sus materiales y apéndices*. D’autres essais ont été entrepris après celui-ci, notamment ceux de la *Biblioteca Hispana*, de Nicolás Antonio (1672) et la reprise de la *Epítome* de Pinelo par González de la Barcia (1737).

⁶ « ...je voyais... les fruits abondants...auxquels avaient donné naissance la religion et les lettres. Et pour autant que cela me réjouissait, je ne pouvais accepter qu’après trois cents ans les étrangers se soient fait une idée aussi confuse et mesquine de l’érudition des Espagnols d’Amérique. »

⁷ Un exemple de cette stratégie se trouve dans l’édition préparée et traduite par M. León-Portilla de l’oeuvre capitale du frère franciscain Bernardino de Sahagún : *Coloquios y doctrina cristiana*. Voir à la p. 99 la justification du découpage du texte, en faisant référence aux classiques grécolatins.

⁸ Cette polémique oppose la vision canonique, représentée surtout par le mésoaméricaniste Miguel León-Portilla, aux positions récentes de certains ethnologues et anthropologues, comme Serge Gruzinski et Jorge Klor de Alva (voir sous Bibliographie).

⁹ Notons en passant que ce fait, qui est commun dans toute l’Amérique espagnole, se trouve aussi consigné au moins dans un cas pour le Canada. Cf. Christel Gallant, “L’influence des religions catholique et protestante sur la traduction des textes sacrés à l’intention des Micmacs dans les provinces maritimes” (Delisle et Lafond 2001).

¹⁰ “Pour que d’une fois pour toutes on réussisse à faire disparaître les différentes langues dont on se sert dans ces domaines et qu’on ne parle que le castillan” [*notre traduction*]. Voir le texte complet du décret dans Cifuentes 1998 : 288.

¹¹ Nous avons précédemment mentionné qu’il se vit obligé de traduire son oeuvre en italien et de la publier en Italie pour des raisons politiques (*sic*) qui l’ont empêché de le faire en espagnol et en Espagne (Beristáin 1947, II : 12). L’intérêt en Europe pour les choses américaines était tel qu’avant la mort de l’auteur, l’oeuvre avait déjà été traduite en français, en anglais et en allemand, et peut-être même en danois, toujours selon Beristáin. En 1826 elle fut traduite en espagnol, par J. Joaquín de la Mora et publiée à Londres, et il en existe deux autres versions espagnoles inédites. Cependant, le texte qu’il avait originellement écrit en espagnol, celui qu’il dut traduire en italien, ne fut publié que vers 1950.

¹² Voir par exemple, dans Beristáin, les entrées Alzate, Balmis...

¹³ Voir Osorio Romero (1989) “La traducción de los autores grecolatinos...” . Cet article comporte d’ailleurs une copieuse bibliographie.

¹⁴ Peter Novick, *That Noble Dream. The “objectivity question” and the American historical profession*, je cite de la traduction espagnole, *Ese noble sueño*, trad. G. Payàs e I. Vericat, Instituto Mora, Mexico, 1997, pp. 24-25.

¹⁵ « Voyons donc, est-ce qu’une bibliothèque ne doit contenir que les oeuvres de Newton, Leibnitz, Milton et Shakespeare? Ma bibliothèque n’est pas une bibliothèque d’auteurs choisis, mais elle est historique et universelle, et tout doit s’y trouver... ».

¹⁶ Voir l’entrée CUUVA (I : 181).

¹⁷ Nous ne pouvons pas assurer que cette bibliographie continue d'être une référence significative aujourd'hui. Luis Hachim, de l'Université du Chili, signale dans son article récent *Teorías hegemónicas y pensamiento excluido. El caso de Beristáin de Souza* (Revista de la Facultad de filosofía y humanidades. Universidad de Chile, Índice 14, automne 2000) le fait que dans les études littéraires latinoaméricaines ce répertoire a été généralement ignoré. Entre autres raisons il souligne le manque d'intérêt pour la période des Lumières dans les études latinoaméricaines (courants connus comme "Ilustración criolla", "Ilustración católica") et la difficulté d'inscrire ce type de travaux dans les périodisations habituelles. Nous avons constaté aussi cette amnésie de la part d'historiens mexicains.

¹⁸ José Toribio Medina (Chili, 1852-1930) est l'auteur du corpus bibliographique le plus important sur l'histoire de l'imprimerie dans l'Amérique espagnole. Pour avoir plus des références sur son oeuvre, voir *José Toribio Medina, humanista de América*, Maury A. Bromsen (ed.), Trad. Raúl Silva, ed. Andrés Bello, Santiago de Chile, 1969.

¹⁹ « Que ceux qui croient que l'Espagne maintient ses possessions américaines dans le même état de barbarie qu'elle les a trouvées, tout comme le font certaines autres nations avec les leurs, et je répète, que ceux-là se désabusent à la vue de cette bibliothèque où, sans tenir compte des distances qui séparent cette partie d'Amérique de l'Europe cultivée, et malgré les délices de ces climats qui, à leurs dires, inclinent au vice, à la mollesse et tantôt à l'oisiveté, et malgré l'insuffisance de presses [...] et la pénurie extrême de papier, dans la Nouvelle Espagne on étudie, on écrit et on publie des ouvrages de toutes sciences... ».

²⁰ Nous aurons à signaler les lacunes d'information au cours de nos futures recherches.

²¹ « Les sermons chez les chrétiens doivent se comparer aux discours des orateurs et, bien que tous les nôtres ne puissent se comparer à ceux de Cicéron et de Démosthène, plusieurs peuvent servir de leçons de l'éloquence sacrée la plus fine et vigoureuse. » (I : 32).

²² « [...] j'ai fouillé pour ce faire toutes les histoires d'Amérique, toutes les chroniques générales des ordres religieux, et celles des provinces de la Nouvelle Espagne et des districts des archevêchés et des évêchés suffragants de Saint-Domingue, du Mexique et du Guatemala [...] j'ai vu toutes les bibliothèques de dépôt et les manuscrits de ces ordres, ainsi que les bibliothèques séculaires de Nicolás Antonio, Antonio León Pinelo, Matamoros et autres. J'ai visité et examiné moi-même toutes les librairies du Mexique, il y en a plus de seize, et celles de S. Angel, S. Joaquín, Tezcuco, Tacubaya, Churubusco. S. Agustín de las Cuevas, Tepoztotlán et Querétaro[...] j'ai chargé certains amis de Puebla, Valladolid et Guadalajara d'en faire de même, mais en vérité ils ne s'acquittèrent pas sérieusement de ma demande et m'ont nui plus par leur indolence que s'ils s'en étaient excusés dès le début.»

²³ Elles sont de longueur moyenne.

²⁴ Nous empruntons ici la terminologie de Jakobson ("On Linguistic Aspects of Translation", 1959) pour consigner les traductions intersémiotiques, soit les transcriptions des codex peints en écriture alphabétique náhuatl ou directement en espagnol.

²⁵ Voir les définitions modernes dans Jean Delisle *et al.* (dir.) *Terminologie de la traduction*, John Benjamins, Amsterdam, 1999.

²⁶ Pour une discussion sur la méthodologie générale de l'histoire de la traduction, voir Delisle, "Réflexions sur l'historiographie de la traduction et ses exigences scientifiques" (Delisle et Lafond 2001).

Bibliographie

Bárbara Cifuentes (1998), *Letras sobre voces*, CIESAS, INI, Mexique.

Beristáin de Souza, Beristáin de Souza, José Mariano (1947), *Biblioteca Hispano-Americana Septentrional, o Catálogo y Noticias de los Literatos que, o Nacidos o Educados, o Florecientes en la América Septentrional Española, han Dado a luz Algún Escrito, o lo han Dejado Preparado por la Prensa. 1521-1825*, 6 vol., 3^a . Edición. Librería Navarro and Ediciones Fuente Cultural, Mexico.

-
- Berman, Antoine (1984), *L'épreuve de l'étranger*, Gallimard, Paris.
- Bernardino de Sahagún: *Coloquios y doctrina cristiana*, ed. et trad. Miguel León-Portilla (1986), Universidad Nacional Autónoma de México, Mexique.
- Delisle, Jean et Woodworth, Judith (dir.) (1995), *Les traducteurs dans l'histoire*, Les presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Delisle, Jean (1998), « Reflexions sur l'historiographie de la traduction et ses exigences scientifiques », *Équivalences* (CD-Rom *Histoire de la Traduction*)
- Delisle, Jean *et al.* (1999) *Terminologie de la traduction*, John Benjamins, Amsterdam.
- Delisle, Jean, et Lafond, Gilbert (2001) *Histoire de la traduction* (CD-Rom), Université d'Ottawa, Ottawa.
- Duverger, Christian (1983) *L'origine des Aztèques*, Seuil, Paris.
- Duverger, Christian (1987) *La conversion des Indiens de Nouvelle Espagne*, Seuil, Paris.
- Foz, Clara (1998) *Le Traducteur, L'Église et le Roi*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.
- Gruzinski, Serge (1998) *La colonisation de l'imaginaire. Sociétés indigènes et occidentalisation dans le Mexique espagnol, XVI^e- XVIII^e siècle*, Gallimard, Paris.
- Klor de Alva, Jorge (1998) « Sahagún and the Birth of Modern Ethnography », in *The Work of Bernardino de Sahagún, Klor de Alva et alii.* (ed.), State University of New York, Albany.
- Méndez Plancarte, Gabriel (1941) *Humanistas del Siglo XVIII*, Universidad Nacional Autónoma de México, Mexique.
- Osorio Romero, Ignacio (1989) «La traducción de los autores grecolatinos en México», in *Lenguaje y tradición*, Herón Pérez Martínez (ed.), El Colegio de Michoacán, Mexique.
- Ovidi Carbonell i Cortés (1997) *Traducir al Otro, Traducción, exotismo y poscolonialismo*, Ed. Universidad Castilla-La Mancha, Cuenca.
- Payàs, Gertrudis (2001) « La traducción en el México colonial : un punto de partida de su estudio », *Vaivén*, año 1, n° 2, Organización Mexicana de Traductores, Mexique. (Peut aussi être consulté sur Internet : www.lagerta.com)
- Pym, Anthony (1998) *Method in Translation History*, St. Jerome Publishing, Manchester, UK.

Pym, Anothony (2000) *Negotiating the Frontier*, St. Jerome Publishing, Manchester, UK.

Robinson, Douglas (1997) *Translation and Empire*, St. Jerome Publishing, Manchester, UK.

* Ce travail fait partie de ma recherche doctorale portant sur le lien entre la traduction et la constitution d'un discours national au Mexique. École de traduction, Université d'Ottawa, 2001-2002.